

POÉSIES CHINOISES
ANTIQUES

traduites par

Emmanuel TRONQUOIS

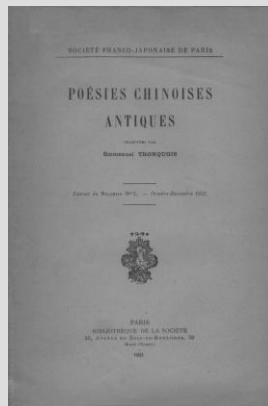
@

à partir de :

POÉSIES CHINOISES ANTIQUES

traduites par EMMANUEL TRONQUOIS (1855-1918)

Société franco-japonaise de Paris, Bulletin n° 1, Octobre-décembre 1921,
pages 1-28, 1 illustration.



Édition en format texte par
Pierre Palpant

www.chineancienne.fr
juillet 2011

TABLE DES MATIÈRES

Présentation du traducteur

Li-Po

Au Tertre d'Or
Chant sur le fleuve
Les quatre saisons
Fête au palais
Ivresse un jour de printemps
Descente de la montagne et arrivée chez un ami
Souvenir de nuit calme
Qu'on serve à boire
Pensers d'automne
La femme du soldat

Thu-Fu

Le recruteur au fossé de pierre
La bonne pluie de nuit de printemps
La presse
Déclaration de la tête du fleuve
Au lettré retiré Pa de Wey
La beauté délaissée
Adieux de la nouvelle mariée
Coucher de soleil
Thu-Fu voit Li-Po en rêve
Sur les hauteurs
Le palais de jade fleuri

Wang-po

Le pavillon du roi de Teng

Cin-Tse-Ngan

Adieux à un ami par une nuit de printemps

Kao-Ci

Adieux à Tung-Ta, musicien célèbre

Cyang-Cyan

La colline de l'ouest

Cyang-Tsi
Apologue de la femme fidèle

Po-Cyu-Yi
Les herbes

Cyang-Wey
Sur le lac, devant le vin

Wang-Cyang-Li
Remords d'épouse

Poèmes tirés du *Si-Cing*
Le réveil
Hors la porte de l'est

Thu-Fu
Rentrée au pays

Meng-Yeh
Adieux d'autrefois

Li-Po
La cueillette des lotus
Mélancolie

Poèmes tirés du *Si-Cing*
La retraite
La Haute Dame
Mon Comte
Tendres reproches
Les avars
L'épouse sans nouvelles

@

M. Emmanuel Tronquois dont nous publions ci-après les traductions inédites, faites par lui d'après les textes japonais d'anciennes poésies chinoises, a été l'un des Français connaissant le mieux la langue japonaise à l'étude de laquelle il avait consacré plus de 30 années de son existence.

Né en 1855, M. Tronquois avait débuté comme élève à l'École des Beaux-Arts où il avait été l'objet de distinctions flatteuses, puis il s'était adonné à la peinture et au dessin. Mais en 1883, il s'était mis à apprendre le japonais, et désireux de se perfectionner, était parti pour le Japon comme professeur de français. Successivement employé au Consulat de France à Yokohama (1895-96 — 1900-04), en qualité d'interprète et de chancelier, à notre Légation à Tokyo (1906-09) comme interprète, ses connaissances artistiques lui avaient permis en même temps de faire différents travaux très estimés sur l'histoire de la peinture

chinoise et japonaise, et il avait collaboré à la traduction française du grand ouvrage sur l'art japonais publié par la Commission Impériale Japonaise à l'occasion de l'Exposition Universelle de 1900. Mis en disponibilité sur sa demande, en 1910, pour raisons de santé, il rentrait alors en France où il devait s'éteindre en 1917, laissant le souvenir d'un travailleur estimé de tous et d'un savant aussi consciencieux que modeste. La publication de son manuscrit sur d'anciennes poésies chinoises sera un hommage rendu à sa mémoire par la Société Franco-Japonaise.

F. S.

@



Le Lettré retiré.

AU TERTRE D'OR ¹

*Pentagrammes dans le style antique,
de Li-Po ²*

Six dynasties ont chez toi, tour à tour.

Établi et perdu l'empire ; —

Trois coups de vin et nous entonnerons

Trois couplets à ta gloire !

En jardins florissants

plus pauvre que le sol des Tsin,

Tu ressembles par tes coteaux

à Lo-Yan la renommée.

Antiques pavillons,

fleurs et plantes des Wu,

Profonds palais,
soies et gazes des Tsin.

Suivant le cours des choses d'ici-bas,
vous avez disparu...

Cependant, impassible toujours, le fleuve, à l'orient,
va se jeter aux froides vagues.

CHANT SUR LE FLEUVE

*Heptagrammes à l'antique,
de Li-Po³*

Des deux bords de la barque insubmersible
 au gouvernail fait d'un bois précieux,
Le son des flûtes d'or et des pipeaux de jade
 s'élève en roucoulant.

Un vin joli bonde un tonneau pour plus de milles coupes,
Au choix de l'équipage, essaim de belles filles,
 au fil de l'eau l'on vogue ou l'on s'attarde.

Qu'un immortel, fort bien servi,
 chevauche sa grue jaune !⁴

Moi, nautonier insouciant,
 mouettes blanches, je vous suis.

Où donc est l'éloquence, à l'éclat de soleil et de lune,
d'un Chu-Ping, parangon des ministres ?

Et toi, Terrasse Ombreuse, où s'ébattaient des rois,
n'es-tu donc aujourd'hui qu'un tertre dénudé ?

Dans ma gâité, si je voulais abaisser mon pinceau,
j'ébranlerais les cinq coteaux sacrés !

De quoi, riant et fier, ma gloire irait plus loin
que les Iles des Immortels ⁵

... Honneurs, richesses et grandeurs, quand vous serez durables,
c'est que les eaux du Han, alors,
remonteront leur pente !

LES QUATRE SAISONS

*Heptagrammes à l'antique,
de Li-Po⁶*

Printemps

La jeune Lofo, du pays de Thsin,
Cueillait du mûrier, près le lac d'azur :
La blanchette main sur le vert rameau !
Le beau teint vermeil sous le clair soleil !
« O beau seigneur qui me retenez là,
« Mes vers à soie ont soif, je voudrais bien partir,
« Avec vos cinq chevaux ne demeurez pas ! »

Été

Le lac du Miroir a trois cents lieues de tour,
Les fleurs des lotus jaillissent des boutons,
Sous le ciel d'été les filles les cueillent,
Et les spectateurs encombrant la rive.
On rentre en bateau sans attendre la lune ; —
Que toutes ont l'air de race royale !

Automne

Sur la ville luit un quartier de lune ;
Dix mille maisons où sonnent les coups
 Des maillets lustrant l'étoffe des robes.
O bise d'automne au souffle inlassé,
 Des portes de Jade ⁷, où va ma pensée.
Quand, le Hun barbare à la fin dompté,
Reviendra mon homme au loin guerroyant ?

Hiver

Demain part un courrier allant à la frontière,
Aussi, toute la nuit, on travaille à doubler des pelisses ;
Les blanches mains tirant l'aiguille sont glacées,
Comment peuvent-elles toujours manier les ciseaux ? —
Tout est taillé, cousu, dépêché sur le lointain chemin.
Après combien de jours sera-ce à Lin-Tao ⁸ ?

FÊTE AU PALAIS ⁹

*Pentagrammes,
de Li-Po* ¹⁰

La froide neige a disparu des branches des pruniers,
Le doux vent de printemps revient se jouer sur les saules.
Dans le Palais, les rossignols *flattent notre désir d'ivresse*,
Autour des toits, l'hirondelle bavarde et vole en tournoyant.

Longuement le soleil a lui sur la *Salle des Chants*,
De fleurs nouvelles sont semés les vêtements de danse ;
Le soir arrive, on relève la Garde aux armures brillantes,
La bande joyeuse s'obstine en sa fête éclatante.

Un vent tiède et parfumé franchit les portières brodées.
L'aube nouvelle a coloré les stores de légère soie,

Les fleurs du Palais, à l'envi, cherchant le sourire du jour,
Dans les bassins, les plantes en secret, ont fait éclore le printemps.

En haut des arbres verts, on entend chanter les oiseaux.
Dans les pavillons bleus on voit voltiger les danseuses ;
Au Cyao Yang on est au mois des pêcheurs et des pruniers doux,
Sous les rideaux à fleurs les amoureux s'accolent.

Des saules les souples rameaux semblent être d'or fin,
Les poiriers sont comme chargés d'une neige odorante ;
Au Belvédère de Jade a niché le Martin-pêcheur,
De canards mandarins, dans le Pavillon d'or, un couple s'est enfermé.

Un essaim choisi de beautés, derrière un char sculpté s'avance ;
Une chanson d'appel a retenti dans la suite des chambres.
Qui donc est la première au palais ?...
Qui donc ? — l'hirondelle qui vole est l'hôte du CyaoYang !

IVRESSE UN JOUR DE PRINTEMPS

*Pentagrammes à l'antique,
de Li-Po ¹¹*

Ici-bas, tout n'est qu'un vain songe.

A quoi bon tant se travailler ?

Passons donc le jour dans l'ivresse.

Et quand ma tête fléchira,

Je m'en vais m'étendre sous le porche !

Le sentiment m'est revenu, je me vois devant le jardin ;

Perdu parmi les fleurs un oiseau chante ;

Ainsi, quand je me demandais à quel jour je puis être,

Le vent du printemps l'avait dit au loriot qui passe !

Tout ému, je voudrais perdre haleine en mon piot :

Devant le spectacle, à nouveau, je renverse la tête,
Je chante à pleine voix, en saluant la lune claire.
Et ma chanson finie, aussitôt je reperds conscience !

DESCENTE DE LA MONTAGNE
ET ARRIVÉE CHEZ UN AMI

*Pentagrammes à l'antique,
de Li-Po*¹²

Au crépuscule on descendit par la montagne bleuissante.
D'en haut, la lune accompagnait notre rentrée au gîte.
En tournant la tête pour voir la route où l'on était passé,
Dans le vague on n'apercevait qu'un mince trait d'azur.

La main dans la main, nous voici devant la rustique maison,
Un jeune gars ouvre la porte en épine tressée,
Entre les clairs bambous on prend un chemin retiré,
Un lierre sombre y frôle à chaque pas la robe du passant.

Après les paroles d'accueil, on peut reprendre haleine.

Ce bon vin, entre nous faisons-le circuler !

On se met à chanter longuement « Le vent qui souffle dans les pins »

Quand la chanson finit, les dernières étoiles

disparaissaient avec la Voie lactée,

Ensemble, en grands soûlards, nous finissons par oublier

tous les tracas de ce bas monde !

SOUVENIR DE NUIT CALME ¹³

*Pentagrammes,
de Li-Po ¹⁴*

Devant le lit, regardant

comme une lueur lunaire,

Serait-ce, je me demande,

Le givre couvrant le sol ?

Je lève la tête, et vois

la lune au-dessus des monts.

...Je baisse la tête, et songe à mon vieux pays natal !

QU'ON SERVE A BOIRE ¹⁵

*Heptagrammes à l'antique,
de Li-Po ¹⁶*

Ami, ne vois-tu pas

Les eaux du Fleuve Jaune,

venant du haut du ciel,

Rouler en toute hâte

et tomber à la mer

sans jamais revenir ?

Ami, ne regardes-tu pas

dans le haut pavillon,

devant le clair miroir,

en gémissant, tes cheveux blancs ?

Ce matin noire soie, et ce soir blanche neige !

Vivre, pour l'homme, c'est, suivant sa fantaisie,

épuiser les plaisirs
Garde-toi bien de laisser le broc d'or
vide devant la lune
Les mille écus dont je veux voir la fin,
en circulant pourront me revenir encor !
Qu'on rôtisse l'agneau, qu'on découpe le bœuf !
faisons bombance !
Le devoir de la compagnie est d'absorber
trois cents tasses au moins par rasade.
Allons, amis, passez du vin sans vous lasser !
En votre honneur je veux chanter une chanson.
Et je vous en requiers, inclinez l'oreille à ma voix.
Clochettes et tambourins, ou même mets aux perles
c'est raffinement superflu !
Tout ce que je souhaite est une longue ivresse
sans souci de réveil !
Depuis l'antiquité saints et sages n'ont eu
que le morne oubli pour partage.
Seuls, ceux qui surent boire, ont pu

assurer leur mémoire.

Un fils de roi, jadis, au Belvédère de la Tranquille Joie,

quand il donnait des fêtes,

Faisait verser le vin par dix mille mesures,

et s'abandonnait au plaisir ;

Pourquoi donc le patron nous vient-il arguer

de son manque d'argent ?

Faites chercher du vin au bouchon, que je trinque,

Faisant face à l'ami !

N'a-t-il pas un cheval marqué à la robe unique ?

une pelisse rare et valant mille pièces ?

Qu'on dise au garçon de sortir, qu'il l'échange

contre d'excellent vin,

Avec quoi nous pourrons ensemble dissiper cette mélancolie

héritage des temps passés !

PENSERS D'AUTOMNE

*Pentagrammes,
de Li-Po*¹⁷

Sur le Mont de Safran¹⁸

jaunissantes, les feuilles tombent.

Épouse sans époux, seule, je monte à la terrasse.

Du côté de la mer,

glauques, se déchirent les nues.

Et du côté du Nord,

tout est de la teinte d'automne.

Le camp des Huns est là,

dans les sables de la frontière.

L'ambassadeur de Chine

revient des Barrières de Jade.

Mais de jour du retour

n'a pas lui pour les combattants !

Hélas ! je me désole en vain,

fleur brisée et que nul ne respire !

LA FEMME DU SOLDAT ¹⁹

Appel des corbeaux au soir

*Heptagrammes à l'antique,
de Li-Po ²⁰*

Dans le roux flamboiement du soir, aux abords de la ville,
les corbeaux regagnant leur gîte,
Chacun reprend sa branche à grands coups d'ailes
En poussant d'amoureux kwah ! kwah ! —
Assise à son métier, la femme du soldat
tisse une pièce de brocart ;
A travers la fenêtre au rideau de gaze vert-jade,
Il lui paraît entendre un bruit confus de voix :
Laisant en paix la navette, dolente,
elle pense au mari, si loin !

Et dans la chambre désertée, en face de la couche vide,
éclate un ouragan de larmes !

LE RECRUTEUR AU FOSSÉ DE PIERRE

*Pentagrammes à l'antique,
de Thu-Fu²¹*

Un soir, j'étais allé gîter au hameau du Fossé de Pierre,
Des recruteurs vinrent cette nuit-là pour presser des hommes.
Un vieux bonhomme, en les voyant, franchit le mur et se sauva,
Sa vieille femme alla recevoir à la porte.

Fou de colère, un recruteur vociférait.

La vieille, pleine d'amertume, sanglotait.

Je l'entendis qui s'avançait en s'excusant :

« Mes trois fils sont allés servir à la citadelle d'Iye.

« De l'un d'eux une lettre m'arrive.

« Ses deux frères sont morts dans les derniers combats.

« Jusqu'ici le dernier a pu seul, dérober sa vie au trépas,

« Quant aux tués, ils le sont pour longtemps, et c'est tout !

« Pour garder la maison, il n'y a plus personne,

« Seul, il m'y reste un petit-fils, encore au sein,

« Et la mère de cet enfant n'a pu déjà partir,

« Car comment se montrer au dehors

alors qu'elle n'a pas de jupe ?

« Ma force est certes à son déclin

« Et pourtant, cette nuit, je demande à vous suivre,

« Empressée à servir les soldats qui vont au sud du fleuve ;

« Car je peux bien encore, le matin, faire le feu sous la marmite. »

Il faisait toujours nuit quand le son des voix s'éteignit.

Après, je crus entendre un bruit de sanglots étouffés.

... A l'aube gravissant la route devant moi,

J'étais seul avec le vieillard pour l'instant des adieux !

LA BONNE PLUIE DE NUIT DE PRINTEMPS

*Pentagrammes,
de Thu-Fu²²*

O pluie aimable, qui sais bien le temps et la saison,
Comme tu fais jaillir la vie en ce printemps ! —
Avec le vent, en te cachant, venue au cours de cette nuit
Imprégner tout finement et sans bruit.

Plaine, sentier et ciel sont également sombres.
Seul, au loin, brille un feu de bateau sur le fleuve.
L'aurore vient, je vois en masses roses,
Les fleurs lourdes de pluie habiller de brocart
les murs du palais.

LA PRESSE

*Heptagrammes à l'antique,
de Thu-Fu²³*

Le grincement strident des chars de guerre retentit,
et les chevaux hennissent tristement.

Aux hommes de la Presse on vient de mettre arc et flèches au dos.
Pères, filles, enfants ou femmes, en courant,
vont leur faire conduite,

La poussière est épaisse au point qu'on ne peut voir
le pont de Toutes les Splendeurs.

Trépignant, s'accrochant aux habits, ils bloquent la route en pleurant,
Et le bruit des sanglots va tout droit
frapper le ciel couvert de nues.

Quand en les dépassant sur les bords de la route,

on pose des questions à ces gens de la Presse,
Ils vous répondent seulement : « Notre destin est de marcher sans cesse.
« Certains d'entre nous, à quinze ans, sont partis vers le Nord,
pour défendre le Fleuve.

A quarante ans les voici maintenant,
allant aux Marches d'Occident.

« Lorsque l'on est parti, le maire du village
nous a roulé le turban sur la tête.

« On retourne les cheveux blancs, et c'est pour garder les Confins

« Dans les postes de la frontière, où le sang qui ruisselle
forme un horrible fleuve !

« L'Empereur Wu n'a pas abandonné l'espoir
d'étendre ses limites,

« Ce prince n'entend rien !

« A l'est des monts de la terre des Han, deux cents provinces,

« Mille bourgs et dix mille hameaux ne voient pousser
que ronces et que joncs !

« Quand une femme est assez forte, elle saisit la houe
et laboure la terre.

« Le grain pousse aux champs des coteaux
tout pêle-mêle.

« Comment les soldats des Confins peuvent-ils supporter
cette pénible guerre ?

« Pourchassés et traités comme chiens et volailles ! »

Même les gens rassis, pris de pitié, les interrogent,
et les hommes de la levée osent exhaler leurs chagrins

« Encore cette année on se trouve à l'hiver

« Sans qu'il y ait repos pour les soldats à l'occident des Marches ;

« Dans les districts, les collecteurs pressés réclament les impôts :

« Mais ces taxes, qui donc va pouvoir les verser ?

« Oui, nous le voyons bien, c'est un malheur

d'avoir un enfant mâle.

« Nous savons maintenant qu'il est heureux de voir naître une fille !

« Au moins s'il nous en vient, les pourra-t-on marier aux voisins.

« S'il nous naît un garçon, dans la terre,

il va retrouver les cent plantes !

« L'Empereur ne voit pas,

« En haut du Fukunoor,

« Après tant de combats, les corps réduits en ossements
sans que personne les recueille !

« Les fantômes récents se tourmentent,
les spectres anciens gémissent.

« Sous le ciel noir par la pluie incessante,
on entend s'élever un lugubre concert
de cris aigus comme ceux des insectes ! »

DÉCLARATION DE LA TÊTE DU FLEUVE

*Heptagrammes à l'antique,
de Thu-Fu²⁴*

O lieux chéris, à qui je serai toujours fier
d'avoir pris mon surnom.

Vous me voyez essayant d'étouffer
le bruit de mes sanglots.

Et par ce jour de printemps, ô misère !
en me dissimulant des Huns,
suivre vos rives sinueuses.

Les portes du Palais de la Tête du Fleuve
sont partout de chaînes fermées

Pour qui verdissent-ils, ces saules
de rameaux délicats à nouveau regarnis ?

Je songe à ce Parc du Midi, sur qui flottaient jadis
les drapeaux couleur d'arc en ciel ;

Je pense à tout ce qui, dans ces parterres,
était vêtu d'un si brillant éclat.

Dans le jardin secret du palais des Impératrices
la noble dame Yang était lors la première,
Sur son char même accompagnait le Fils du Ciel,
Servante admise à servir son maître.

Devant eux, arc et flèches au dos,
allaient les femmes d'armes,
Sur des chevaux de neige, hennissants,
mâchant le frein doré ;

Tout en caracolant elles visaient le ciel,
S'agitaient aux nuages ;

Ce fut ainsi qu'un seul trait vint abattre,
une paire d'oiseaux ! ô funeste présage !

Belle aux yeux si perçants, aux dents éblouissantes,

depuis ce coup fatal, las ! qu'es-tu devenue ?
Errante et couverte de sang, où donc ton âme,
pourra-t-elle enfin reposer ?
Suit-elle pas à l'orient cette rivière claire ?
ou loge-t-elle au Pavillon du Glaive ?
Vague-t-elle ou se pose-t-elle
ici, là-bas, sans fin ni trêve ?

Quel homme ayant un cœur ne sent les larmes
lui gonfler la poitrine ?
Et vous, eaux de ce fleuve, et vous, fleurs de ces bords
votre destin aussi serait-il accompli ?
... Voici le soir venu, le ciel roussit, et des barbares
les chevaux empoussièrent la ville ;
Tandis que je voulais aller vers le midi,
mes yeux se sont troublés et ne distinguent
plus le Nord du Sud.

AU LETTRÉ RETIRÉ PA DE WEY

*Pentagrammes à l'antique,
de Thu-Fu²⁵*

Au cours de cette vie on n'est jamais ensemble,
On se meut aussi loin l'un de l'autre
qu'Orion et le Scorpion.

Quand verrons-nous un soir pareil à celui-ci,
Où ce même flambeau nous éclaire tous deux ?

Jeunesse et force auront duré combien de temps ?
Barbe et cheveux ont bien perdu leur teinte sombre ;
Parle-t-on de ceux de jadis, la moitié n'en est plus que spectres !
A vous revoir, j'ai crié de surprise, et j'ai senti mes entrailles bouillir.

Comment aurais-je su qu'après vingt ans passés,

Une seconde fois je monterais à votre salle ?
Lors du dernier adieu vous n'aviez pas encor pris femme,
Garçons et filles, tout d'un coup sont là rangés !

Aimablement, faisant la révérence à l'ami de leur père,
M'interrogeant, ils daignent s'informer de quel pays j'arrive :
Sans attendre qu'on ait fini demandes et réponses,
Les fillettes alignent le vin assaisonnement des repas.

Dans la nuit, sous la pluie, on va cueillir le poireau de printemps.
On fait exprès bouillir le riz, on y mêle le sorgho jaune !
Mon hôte va se récriant sur cette rencontre imprévue.
Et le bras une fois levé il veut boire dix grandes coupes !

Mais dix coupes, non plus, ne m'ôtent pas le sens !
J'admire mon ami de garder si longtemps le souvenir des jours passés.
Dès demain, nous aurons entre nous des montagnes,
Et les affaires d'ici-bas, pour tous deux incertaines.

LA BEAUTÉ DÉLAISSÉE

*Pentagrammes à l'antique,
de Thu-Fu²⁶*

Il est une beauté comme on n'en vit jamais,

Dans une demeure cachée au fond d'un val désert.

« Je suis, m'a-t-elle dit, l'enfant d'une noble maison,

« Comme une goutte d'eau détachée, en mon malheur je cherche

« Un asile parmi la verdure et les arbres.

« Deçà la frontière, autrefois, dans les troubles funestes,

« Mes frères ont été tués ou frappés par la loi ;

« Leurs emplois étaient hauts, mais à quoi bon le dire

« Si je n'ai même pu recueillir leur dépouille.

« Le monde n'a que haine envers qui décline et s'épuise,

Tout est fragile ainsi qu'une lumière en mouvement !

« Il semble à mon mari, enfant capricieux,

« Que sa dernière favorite a la beauté du jade ;

« Le magnolia sait le moment de s'ouvrir,

« Les canards mandarins ne se séparent pas !

« Lui, ne pense qu'à voir sourire sa nouvelle.

« Comment entendrait-il les sanglots de l'ancienne ?

« Tant qu'elle reste aux monts, l'eau de la source est claire.

« Mais aussitôt qu'elle les quitte, elle se trouble !

« Mes suivantes s'en vont colporter mes bijoux.

« Un brin de liane leur sert à réparer ma hutte de roseaux.

« Si je prends une fleur, je ne la pique pas dans mes cheveux.

« Je cueille des cyprès, symboles de constance, à me remplir les mains !

« Par ce temps froid, mes manches d'azur sont bien minces !

« Au coucher du soleil, je cherche mon refuge au milieu des
chastes bambous. »

ADIEUX DE LA NOUVELLE MARIÉE

*Pentagrammes à l'antique,
de Thu-Fu²⁷*

Quand le convolvulus s'accroche au lierre,
Il se divise, aussi ne s'allonge-t-il pas.
Quand on donne une fille au soldat toujours en mouvement,
Sans le savoir on la rejette au bord des routes !

J'ai lié mes cheveux tout juste pour vous épouser.
La natte n'est pas encore chaude au lit de mon époux !
Hier soir le mariage, et dès ce matin, les adieux !
C'est sans doute être bien pressé !

Votre devoir ne vous appelle pas trop loin, et cependant,
Pour garder les confins, il faut aller au sud du fleuve.

Votre servante encor ne comprend pas très bien
Comment elle ira saluer ses nouveaux père et mère.

Tant que j'étais nourrie au sein de ma famille,
Je passais jours et nuits sans quitter la maison.
Mais femme, je dois être où mon mari se trouve.
Sans plus valoir qu'une poule ou qu'un chien.
Partout je peux bien vous servir.

Où vous allez votre vie est en jeu :
Une immense douleur me saisit aux entrailles !
Je le jure pourtant, mon seul désir est de vous suivre
Et de m'en aller avec vous !

Cependant mes pensers, selon l'aspect des choses,
Se font subitement de couleur sombre ou claire.

Gardez de trop penser à la nouvelle épouse.
Faites tous vos efforts à bien servir l'armée :
Si votre femme était avec vous dans le camp,

Votre valeur guerrière, je le crains, pourrait n'en pas être augmentée.

En déplorant la pauvreté de ma famille,

J'ai mis longtemps à me tisser mon vêtement de gaze.

Costume de gaze jamais je ne le porterai plus !

Et devant vous seigneur, je veux laver le fard des jours heureux !

Si je lève les yeux au ciel, je vois cent oiseaux voltiger :

Grands ou petits il n'en est pas qui ne volent par couples !

Tout est confusion dans les choses humaines !

Mon seul désir est d'être pour toujours réunie avec vous.

COUCHER DE SOLEIL

*Pentagrammes à l'antique,
de Thu-Fu²⁸*

Le soleil s'inclinant a passé sous les crochets du store.
Aux bords de la vallée, au loin, ce sont les travaux du printemps

Dans les vergers escaladant les éboulis,
S'exhale un parfum de verdure.

Et sur les bateaux ensablés, brillent les feux des bûcherons
Pour le repas du soir.

Les oiselets, becquetant et se disputant,
Culbutent dans les branches.

Les insectes volant, de leurs bonds remplissent l'enclos.

O gros vin trouble, qui t'a fait ?

Toi dont chaque rasade emporte un millier de chagrins !

THU-FU VOIT LI-PO EN RÊVE

*Pentagrammes à l'antique,
de Thu-Fu²⁹*

Si c'est la mort qui nous sépare, alors j'étouffe mes sanglots

Si c'est la vie, alors je laisse un libre cours à ma douleur.

Au Sud du fleuve, en ce climat de pestilence,

Tu erres, pourchassé, sans donner de nouvelles.

Un revenant m'est venu voir en songe.

Pour éclaircir mes longs pensers de fidèle amitié.

Ami, qui maintenant es pris dans le filet,

Comment as-tu trouvé des ailes ?

Ce que j'ai vu n'est pas je pense, un double émané de toi.

La route à parcourir eût été bien trop longue :

Ce fantôme, après m'être apparu dessous un bois d'érables verts,
A disparu dans le noir des frontières.

Dans l'espace, la lune couchante illumine les boiseries ;
Éclaire-t-elle encor son visage à présent ? soupirai-je.

Que les profondes eaux, que les grands flots t'épargnent
Et ne te livrent pas aux monstres écailleux !

SUR LES HAUTEURS

*Heptagrammes,
de Thu-Fu³⁰*

Le vent est vif, le temps s'est élevé, les singes hurlent plaintifs.

L'eau sur la rive est claire et le sable tout blanc.

En tournoyant les oiseaux volent.

Ce ne sont qu'arbres dépouillés, tombés mélancoliquement,

Aussi loin que porte la vue.

Le fleuve murmurant s'avance inépuisable.

A l'infini le triste automne !

Et partout je ne suis qu'un hôte de passage ;

Centenaire, accablé de maux, tout seul je monte au Belvédère.

Chagrins et peines m'ont aigri, et les frimas remplissent mes cheveux.

Je suis rendu ! qu'y faire alors que de nouveau, la tasse de vin doux
m'est défendue !

LE PALAIS DE JADE FLEURI

*Pentagrammes,
de Thu-Fu³¹*

Dans le val sinueux où s'étire le vent des pins,
Un vieux rat bleu sous une vieille tuile se faufile.
Qui sait encor quel est le roi qui bâtit ce palais
Dont les restes de murs se voient au pied de la falaise.

Le feu follet vert luit dans les chambres obscures.
Par la route éventrée un triste torrent roule.
Les dix mille flûtes du vent remplacent les pipeaux d'antan.
Mais l'automne, comme jadis, y montre sa pureté vague.

O belles filles d'autrefois, vous n'êtes plus que cendre jaune !
Que peut-il bien rester de vos fards blancs et du noir à sourcils ?

En ces temps vous vous empressiez autour d'un char doré.
De vous tous, êtres morts, seul subsiste un cheval de pierre
 Au devant de votre tombeau !

Triste arrivant, sur un tas d'herbes je m'assieds.
Je chante à haute voix et verse des pleurs à poignées.
Dans le chemin où nous avançons pas à pas,
De qui pourrait-on dire : il aura de longues années ?

LE PAVILLON DU ROI DE TENG

*Heptagrammes à l'antique,
de Wang-Po ³²*

Dans le haut pavillon qui se mire au courant de l'eau
Les breloques de jade et les grelots de bronze
(Orgueil des élégants et parure de leurs coursiers)
Ont cessé de sonner et danser.
A l'aurore, parmi les poutres décorées,
 les nuages se jouent en montant de la Plage du Sud.
Au soir, dans les stores de perles,
 la pluie a pénétré venant des monts de l'occident.

Insouciant, viennent, s'en vont les blancs nuages.
Dans le sommeil les flaques d'eau passent le jour.

Les êtres se sont remplacés, les astres se sont succédé
depuis combien d'automnes !

Où donc est maintenant le prince
qui vivait dans ce pavillon ?

Cependant au-delà des parapets ouverts,
toujours indifférent le grand fleuve s'écoule !

ADIEUX A UN AMI
PAR UNE NUIT DE PRINTEMPS

*Pentagrammes,
de Cin-Tse-Ngan*³³

De l'huile couleur d'argent monte un bleu filet de fumée,

Et l'éclat d'or des brocs à vin

S'enlève sur le fond des stores de damas.

Dans cette salle des adieux n'oublions pas d'appeler

les joueuses de harpe et de luth.

Car le chemin qui va nous séparer

contourne bien des monts et des fleuves.

La lune claire disparaît derrière la cime des arbres

L'aurore au ciel effacera bientôt la Voie lactée.

Quand je serai parti là-bas, devers Lo-Yang,

Avant que nous puissions nous retrouver ainsi,
combien auront passé d'années !

ADIEUX A TUNG-TA, MUSICIEN CÉLÈBRE

*Heptagrammes,
de Kao-Ci* ³⁴

Le ciel est tout couvert par des nuages roux longs de dix lieues.
La bise a soufflé l'oie sauvage, et la neige tombe en désordre.
Garde-toi de te désoler de n'avoir pas d'amis sur le chemin :
Eh ! vit-il quelqu'un sous le ciel pour qui tu sois un inconnu !

LA COLLINE DE L'OUEST

*Pentagrammes à l'antique,
de Cyang-Cyen*

Moi qui suis ici-bas comme un esquif détaché du rivage,
De la barque légère où je me sens doublement ballotté,
J'aperçois le soleil tombant au flanc de la colline de l'Ouest.
Silhouettes de voiles au loin, j'aime à vous suivre
Quand vous allez vous fondre au sein de l'immense horizon !

D'abord, tout est encore un charme pour les yeux :
Les bois et les coteaux prennent chacun leur part des beautés
du couchant.
Mais le courant, qui scintillait bleuâtre, est devenu plus sombre.
Le soleil rentre, et c'est le crépuscule incarnadin.

Les îles, îlots, là-bas, sont tout ombre ou clarté.

Au-dessus du lac, la lumière illumine encore les nues ;
La forêt se fait noire, et du ciel, la couleur s'exaspère.
Sur la berge lointaine enfin, la porte de la Brousse est close.

C'est la nuit. La clarté s'en retourne et s'éloigne.

Le triste vent du Nord s'élève violent.

Sur la rive sableuse, il force à se poser hérons et oies sauvages,
Cherchant leur gîte au sein des bouquets de roseaux.

Toute ronde, la lune, en avant filtre sur la baie.

Je prends alors ma harpe, et cependant qu'elle vibre à mes doigts,

La nuit, s'avançant pas à pas, s'est faite déjà plus fraîche :

La blanche rosée a trempé les manches de mon vêtement.

APOLOGUE DE LA FEMME FIDÈLE

*Heptagrammes à l'antique,
de Cyang-Tsi³⁵*

Seigneur, votre servante a son époux,
Et vous m'avez offert deux pertes brillantes !
Vos pensers dangereux, seigneurs, m'ont agitée.
Même, ce souvenir, je l'ai cousu sur la robe de gaze rouge
que je porte aux grands jours.

La haute maison paternelle auprès du Parc de l'Empereur s'élève.
Mon maître tient la lance au Palais de la Clarté brillante ;
Seigneur votre prudence est haute, je le sais, comme le soleil et la lune.
Mais je sers un mari avec qui j'ai juré de vivre et de mourir !

Ces deux perles que je vous rends, font de mes yeux tomber
deux larmes !

Que j'ai regret de ne vous avoir vu quand j'étais encor libre !

LES HERBES ³⁶

*Pentagrammes,
de Po-Cyu-Yi*

Herbes qui vous pressez en rangs dessus la plaine,
Au cours de l'an, un jour sèches, lendemain fraîches.

Les feux d'automne, en vous brûlant, n'ont pas pu vous détruire.
Dès qu'a soufflé la brise du printemps, vous êtes reparues.

Partout le vieux chemin est de vous envahi,
La verdure, sous le ciel clair, s'attaque aux remparts ruinés.

Encore une fois la voici depuis le départ de l'aimé.

Et son aspect me remplit de nouveau de l'émotion des adieux !

SUR LE LAC, DEVANT LE VIN

*Heptagrammes,
de Cyang-Wey³⁷*

La nuit, comment avoir assez

de contempler la lune sur le lac !

Le jour, comment se fatiguer

de parcourir les monts qui surplombent ses eaux !

Du reste, devant nous, ce baril, est largement rempli.

Et dans le fond du cœur, pour toute affaire,

on ne sent que pitié.

Notre hôte a de sorgho plus de dix mille charges,

De vin nouveau l'on peut vider mainte mesure,

il n'en sera pas ménagé.

C'est donc bien le moment, en face l'un de l'autre,

d'en user à cœur joie,
Les adieux faits, de quoi nous serviront les soupirs mutuels !

En rentrant par le haut du Golfe aux Rouges Baies,
tu as, me dis-tu, devant toi une très longue route ?

Qu'importe, ami ! je t'en supplie, arrête quelque peu,
et ne fais pas comme celui

Qui tout féru d'une nouvelle dignité,
passa jadis sans y monter

La boutique de vin qu'il fréquentait la veille !

Devant ce sublime décor, est-il quelqu'un
qui ne veuille un peu se griser ?

Il faudrait être hors de sens, pour ne pas trouver à son goût
les belles fleurs du plus beau des jardins.

REMORDS D'ÉPOUSE

*Heptagrammes,
de Wang-Cyang-Li*

La jeune épouse, au gynécée, ignorait le chagrin.

Par un jour de printemps, toute parée,
elle s'en va monter au pavillon d'azur.

Soudain, en voyant la couleur des saules verts
qui bordent les allées,

Elle vient à se repentir d'avoir incité son époux,
dans l'espoir d'être prince, à tenter les combats !

LE RÉVEIL

*Tiré du Si-Cing*³⁸

La femme lui dit : Le coq a chanté.
Le mari répond : C'est le petit jour !
Seigneur, levez-vous, regardez la nuit.
L'étoile du matin scintille !
Vite, allons, volez, et tôt revenez,
Ayant sagitté le canard et l'oie.

De vos flèches s'ils sont atteints,
Pour vous je les arrangerai.
Ensemble nous boirons du vin
Et tous deux passerons la vie ;
On pincera la harpe et la guitare,

En tout l'accord sera parfait.

Quand verrai qui vous invitez,
Leur donnerai de ces pierres de jade
 que je suspends à ma ceinture.

Quand saurez qui sont vos amis,
Leur enverrai de ces bijoux ;
Quand je connaîtrai vos intimes,
Avec cela je veux les remercier.

HORS LA PORTE DE L'EST

*Tiré du Si-Cing*³⁹

En dehors de la porte de l'Est,
Les belles femmes se voient nuées.
Oui vraiment, on en voit des nuées.
Cependant mes penses ne se fixent sur elles ;
C'est une robe écrue, un simple fichu vert,
Qui bien modestement parent celle que j'aime.

En dehors de cette place d'armes,
Sont des femmes qui semblent des fleurs d'artémise !
Oui, vraiment, elles semblent des fleurs d'artémise !
Cependant mes penses ne se fixent sur elles,
C'est une robe écrue, une cape garance

Dont bien modestement je fais toute ma joie.

On voit des femmes qui sont belles

Comme les changeantes nuées !

RENTRÉE AU PAYS

*Pentagrammes à l'antique,
de Thu-Fu*

En haut du ciel à l'ouest enfumé de ronge,
Passent de grands bras de soleil
jusqu'aux plaines en bas.

Sur la porte de clayonnage,
les oiseaux, de leurs chants, saluent
Le voyageur rentrant de mille lieues.

Mes gens, ma femme même, à me voir là,
Tout interdits comme devant un revenant,
Tremblent encore, en s'assurant de mon retour,
En ce monde trouble, parmi ces bouleversements.
Ils sèchent enfin leurs pleurs.

En ce monde troublé, parmi ces bouleversements
Revenir sain et sauf, quel bonheur imprévu !

Les voisins ont garni la crête de mon mur,
Soupirant tout émus, ils ravalent leurs larmes.
La nuit s'avance : de nouveau on prend la lampe,
Et face à face, on croit être en plein rêve !

ADIEUX D'AUTREFOIS

*Pentagrammes,
de Meng-Yeh*

Voulant lui dire adieu, de son mari elle tire la robe,
« Mon cher époux, où donc allez-vous maintenant ?
« Ce n'est pas que je me tourmente à vous voir rentrer tard,
« Mais gardez-vous d'aller du côté de Lin-Kyung
« chercher de nouvelles amours. »

LA CUEILLETTE DES LOTUS

*Heptagrammes,
de Li-Po*

Sur les rives de la Jyoyeh, les filles cueillent des lotus,
En riant à travers les fleurs, tout ce monde bavarde ;
Le soleil, jusqu'au fond, de leurs gais reflets s'illumine.
Le vent fait frissonner les robes parfumées
et les soulève en l'air.

Sur la rive, de beaux jeunes fils de famille,
Trois à trois, cinq à cinq, sur le fond de saules pleureurs
jettent des lueurs claires.

Un cheval rouge à crinière et queue noires,
hennit, foulant les fleurs à terre, et part.
En le voyant, les jeunes filles interdites,
sentent pour rien leur cœur se déchirer.

MÉLANCOLIE

*Vers de trois, cinq et sept caractères,
de Li-Po*

Le vent d'automne est pur,
La lune d'automne brillante,
Ensemble tourbillonnant, s'éparpillent les feuilles tombées.
Les corbeaux à col blanc se branchent et de nouveau s'effarent.
Savoir quel jour je reverrai l'objet de mes pensées ?
Mais aujourd'hui, ce soir, qu'il m'est pénible d'en concevoir l'idée !

LA RETRAITE

*Tiré du Si-Cing*⁴⁰

Je me suis arrangé ma retraite au sein de la vallée,
Et j'y épanouis mon cœur sans souci de mes grandes charges.
Seul j'y dors, seul j'y veille et j'y parle !
Et jamais, j'en fais le serment, je n'y renoncerai.

Je me suis arrangé ma retraite au fond de la montagne,
J'y dilate mon cœur, oublieux de mes hauts emplois.
Seul j'y dors, seul j'y veille et j'y chante !
Et jamais, j'en fais le serment, je ne fus plus heureux.

Je me suis arrangé ma retraite au bout du monde.
Je m'y repose enfin, dédaigneux de toute grandeur !
Seul j'y dors, seul j'y veille et j'y veux rester.
Et jamais, j'en fais le serment, je n'en ferai part à personne.

LA HAUTE DAME

*Tiré du Si-Cing*⁴¹

La Haute Dame a toute la grandeur des filles de noble maison.
Sur une robe de brocart elle porte une simple mante.
Elle est fille du prince Tsi, épouse du prince de Wey,
Cadette du prince héritier, belle-sœur du prince de Hing,
alliée au prince de Than.

Ses mains blanches et pures, sont telles que jeunes pousses de roseau.
Sa peau claire et lisse est pareille à la graisse figée,
Les deux colonnes de sa nuque semblent deux vers à soie sauvages
longs et blancs,
Ses dents avec les graines du pastèque rivalisent de forme et régularité,
Son front est large ainsi que l'est le dos de la cigale,

Et ses épais sourcils s'effilent des deux bouts comme un papillon
de bombyx.
Que son sourire est aimable et joli ! comme son regard étincelle !

La Haute Dame est toute majesté.

Elle s'est d'abord arrêtée aux champs près de la ville ;

Que ses quatre étalons étaient de forte taille !

Et qu'ils avaient des houppes rouges magnifiques !

Dans son char décoré de plumes de faisan elle se rendit à la Cour.

Et les gouverneurs, aussitôt, se retirèrent devant elle

De peur d'importuner leur maître !

Du fleuve, les flots abondants

S'écoulaient vers le Nord avec rapidité,

On jetait les filets qui claquent sur les eaux,

Requins et thons sautaient en troupes,

Parmi les joncs et les roseaux longs et touffus.

Autour de son char se pressaient servantes en foule brillante,

écuyers en martiale cohorte !

MON COMTE

*Tiré du Si-Cing*⁴²

Mon Comte est un brave,
Un héros du pays !
C'est lui qui la lance en main,
Marche en avant de tous pour l'Empereur.

Depuis qu'il est parti pour l'orient,
Mes cheveux volent emmêlés comme une touffe d'armoise.
Ce n'est pas que me fassent défaut pommades et lotions,
Mais pour quel maître, hélas ! ferais-je donc toilette ?

Oh de la pluie ! oh de la pluie ! implore-t-on parfois,
Et toujours plus brillant se lève le soleil !
De même, je ne fais que penser à mon Comte,

Et mon cœur se délecte à sentir ma tête brûler.

Où donc trouver l'herbe d'oubli,

Pour en planter au Nord, dans le jardin du gynécée !

Je ne fais que penser à mon Comte.

Et le cœur m'en fait mal !

TENDRES REPROCHES

*Tiré du Si-Cing*⁴³

Monsieur Cyung, je vous en conjure,
Ne passez plus dans le village,
Ne faites plus de marques à nos saules !
Non pas que je les aime tant !
Je pense bien à vous !
Cependant mes parents n'auraient qu'à me gronder.
C'est à cela qu'il me faut prendre garde.

Monsieur Cyung, je vous en conjure,
Ne franchissez plus notre haie,
Et n'abîmez plus nos mûriers !
Non que j'y attache un tel prix !

Mais j'ai peur de mes frères.

Je pense bien à vous !

Mes frères, cependant, pourraient trouver à dire,

C'est à cela qu'il me faut prendre garde.

Monsieur Cyung, je vous en conjure,

Ne traversez plus le jardin.

Et ne cassez plus nos santals !

Quoique je n'y tienne à ce point !

Je pense bien à vous !

Mais des voisins je me défie.

Le monde par hasard n'aurait qu'à bavarder,

C'est à cela qu'il me faut prendre garde.

LES AVARES

*Satire tirée du Si-Cing*⁴⁴

Sur le mont il y a des ormes,
Dans le pré, des bouleaux.
Vous possédez habits de toute sorte,
Que vous n'enfilez ni portez.
Vous avez chevaux et voitures
Qui ne galopent ni ne roulent.
Quand la mort viendra vous surprendre,
Un autre alors en jouira !

Sur le mont il y a des chênes,
Et dans le pré des aukubas.
Vous avez et salles et chambres,

Sans jamais, pour y recevoir, les arroser ou balayer.

Vous avez cloches et tambours.

Que vous ne sonnez ni battez.

Quand la mort vous aura surpris,

Un autre alors s'en servira.

Sur le mont poussent des vernis

Et dans le pré des marronniers.

Vous avez du riz et du vin.

Pourquoi jamais ne touchez-vous la harpe ?

Ne recherchant ni gaité ni plaisir.

Pour combler le vide des jours !

Quand la mort vous aura surpris

Un autre, alors, occupera votre demeure !

L'ÉPOUSE SANS NOUVELLES

*Tiré du Si-Cing*⁴⁵

Le faucon cendré, d'un vol emporté,
Va se brancher au plus épais du Bois du Nord ...
Et je ne puis revoir encore mon époux !
Mon triste cœur, fidèlement, ne sait penser qu'à lui.
Comment, comment peut-il se faire
Que je sois oubliée aussi complètement ?

Sur les monts se pressent les chênes.
Et dans les prés les chevaux pie ...
Et je ne puis revoir encore mon époux !
Mon triste cœur ne peut avoir de joie.
Comment, comment peut-il se faire

Que je sois oubliée aussi complètement !

Sur les monts se serrent les saules.

Dans les prés, les poiriers sauvages ...

Et je ne puis revoir encore mon époux !

Mon triste cœur est comme ivre de peine.

Comment, comment peut-il se faire

Que je sois oubliée aussi complètement !

@

NOTES

¹ Argument. — Éloge de la Capitale du Sud (Nan-King), dont l'ancien nom, « le Tertre d'Or », vient d'une légende suivant laquelle un trésor y aurait été enfoui. Cette ville a été la métropole des Wu et des Tsin (du III^e au IV^e siècle E.-C.). Lo-Yang fut la capitale des Han orientaux et des Tsin occidentaux (I^{er}-II^e-III^e-IV^e siècles E.-C.)

² Li-Po (Li T'ai-po), l'un des plus célèbres poètes de la Chine (699-762), né dans l'Extrême-Ouest qui devait former plus tard la province du Sseu-tch'ouan. On prétend que sa mère, alors qu'elle était enceinte de lui, vit en songe la planète Vénus (t'ai-po) tomber du ciel et pénétrer dans son sein, circonstance de laquelle le futur poète tira son surnom. Après avoir été accueilli avec de grands honneurs par l'empereur Hiuang-Tsong de la dynastie des T'ang, Li-Po se vit fermer la voie des charges officielles par l'hostilité de la favorite Yang Kouei-fei, qu'il avait eu l'audace de viser dans une pièce satirique. Aussi, mena-t-il une vie errante, célébrant dans ses vers la joie de vivre et les plaisirs de l'ivresse. Vers la fin de sa carrière, il fut impliqué dans une sédition fomentée contre le souverain et échappa à grand'peine au châtement suprême, commué en exil dans les régions sauvages qui avoisinaient le Yunnan. Gracié dans sa vieillesse, il trouva un refuge auprès de Li Yang-ping, gouverneur de Tang-t'ou (Nan-king) qui, après sa mort, recueillit et publia ses poésies. (N. D. L. R.)

[c.a. : Amiot (Portraits) ; Hervey-Saint-Denys (HSD)]

³ [c.a. : HSD]

⁴ Cheou-lao, le dieu de la longévité. (N. D. L. R.)

⁵ Les îles enchantées de la mythologie taoïste dont les habitants vivaient éternellement. (N. D. L. R.)

⁶ [c.a. : HSD]

⁷ Portes de jade, passe de la frontière.

⁸ Lin Tao, place frontière.

⁹ Argument. — Le poète fait allusion à la favorite Yang, surnommée Hironnelle qui vole, reine des fêtes données au Palais de la Brillante Clarté (Cyao Yang) à la Salle des Chants, (voir note 2 sur Li-Po).

¹⁰ [c.a. : [HSD](#)]

¹¹ [c.a. : [HSD](#)]

¹² [c.a. : [HSD](#)]

¹³ Argument. — Écrit à l'auberge en voyage.

¹⁴ [c.a. : [HSD](#)]

¹⁵ Argument. — Un des amis est T'hsen-T'hsan, le censeur et poète. C'est le T'hsen de l'Excursion sur le lac Mey-Pey de Thu-Fu. Le texte donne également le nom d'un autre ami Yuan Tan-Chyu sur qui je n'ai pas de renseignements.

¹⁶ [c.a. : [HSD](#)]

¹⁷ [c.a. : [HSD](#)]

¹⁸ Argument. — Le mont de Safran ou Yen-Cih en Syen-Si, au S.-E. de Tan-Wey, ainsi nommé à cause de la couleur de son sol.

¹⁹ Argument. — La scène est à Cyanggan, en Syen-Si, capitale des Han (IIe siècle av. J. C. puis des Sui, (C. fin du VIe E.-C.).

²⁰ [c.a. : [HSD](#)]

²¹ Tou-Fou, poète célèbre (712-770), contemporain de Li-Po, natif de Tou-ling. Comblé de grands honneurs pendant sa vie en raison de son érudition et de son génie. (N. D. L. R.)

[c.a. : [Amiot](#) ; [HSD](#)]

²² [c.a. : [HSD](#)]

²³ [c.a. : [HSD](#)]

²⁴ Argument. — Thu-Fu, qui signa cette pièce « Le vieux de Syao-Ling » avait voulu, au lendemain des troubles de 755, et malgré la présence des Barbares, revoir la Capitale et surtout Syao-Ling, un de ses plus beaux sites. Le poète rappelle sa splendeur au temps où Yang Kwei-Fei était favorite de

l'empereur Suan-Tsung* depuis détrôné ; il se demande si l'âme de la morte, après sa fin tragique, visite les scènes du théâtre de sa puissance passée.

* Voir la note 2 sur Li-Po, et l'argument 7. — Suan Tsung dont il est question ici est l'empereur Hiuan-Tsong.

[c.a. : HSD]

²⁵ [c.a. : HSD]

²⁶ [c.a. : HSD]

²⁷ [c.a. : HSD]

²⁸ [c.a. : HSD]

²⁹ Poésie publiée par M. A. Vissière dans le *Bulletin de l'Association amicale franco-chinoise*, tome I, p. 115. (N. D. L. R.)

[c.a. : HSD]

³⁰ [c.a. : HSD]

³¹ [c.a. : HSD]

³² Wang-Po (648-675), poète dont le talent lui mérita une immense notoriété malgré sa jeunesse. Il périt malheureusement à 26 ans en traversant une rivière. (N. D. L. R.)

[c.a. : HSD]

³³ [c.a. : HSD]

³⁴ [c.a. : HSD]

³⁵ [c.a. : HSD]

³⁶ Poésie publiée par M. A. Vissière dans le *Bulletin de l'Association amicale franco-chinoise*, tome I, p. 114. (N. D. L. R.)

Pokiu-yi, un des plus célèbres poètes de la dynastie des T'ang (772-846). Il occupa de hautes charges, notamment celle de gouverneur de la ville désignée aujourd'hui sous le nom de Hang-tcheou. Ses vers ont une grande analogie avec ceux de Li-Po, avec lequel il se rencontre pour célébrer les jouissances de l'ivresse. (N. D. L. R.)

[c.a. : Amiot ; HSD]

³⁷ [c.a. : HSD]

³⁸ (Sih-Cîn) [c.a. : Shijing, Cheu King, trad. Couvreur. Trad. Granet].

³⁹ [c.a. : Couvreur, Granet].

⁴⁰ [c.a. : Couvreur].

⁴¹ [c.a. : Couvreur].

⁴² [c.a. : Couvreur].

⁴³ [c.a. : Couvreur, Granet].

⁴⁴ [c.a. : Couvreur].

⁴⁵ [c.a. : Couvreur, Granet].

@